Transporter sa chambre

Marc André Brouillette

Volume 41, numéro 6 (246), décembre 1999

La chambre des poètes

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/32620ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Brouillette, M. A. (1999). Transporter sa chambre. *Liberté*, 41(6), 34–38.

MARC ANDRÉ BROUILLETTE

TRANSPORTER SA CHAMBRE

Peu avant ma naissance, mes parents avaient aménagé dans la maison une pièce qui m'était destinée et qu'ils appelaient déjà chambre. Mais ils ne se doutaient pas à ce moment-là à quelle activité serait dédié un jour ce lieu que j'ai emporté plus tard avec moi.

*

Les murs ont la blancheur du papier. La fenêtre a les proportions d'une feuille et s'insère au milieu du mur qui fait face au sud. La table est grande, noire et lisse comme la couverture de certains livres que l'on caresse. La chaise se déplace dans tous les sens comme la pointe d'une plume sur le papier. Les lattes de bois verni sont alignées comme les traits bleus de mon carnet de notes. Les bibliothèques s'érigent derrière moi le long du mur et forment un rempart de mots et d'imaginaire. La lumière entre dans cette pièce dès le lever du jour et se déplace au fil des heures sur les lignes du parquet. Réunies sur le dessus d'une petite bibliothèque vitrée, les plantes sont une parcelle du monde végétal, un îlot discret qui requiert une attention face aux cycles de vie et de temps dont elles témoignent. Dans le placard reposent encore des boîtes du déménagement, et la vieille machine à écrire noire et aux touches bien rondes avec laquelle ma grand-mère m'écrivait des lettres quand j'étais enfant. Cette *chambre* est mienne depuis peu, mais elle ressemble

par certains aspects à la précédente (celle de mon premier appartement). Leurs ressemblances ne sont pas le fruit d'une volonté cherchant à recréer le lieu d'hier, mais plutôt d'un certain hasard qui aménage les lieux sans nous consulter.

Face à moi sur le mur, des images m'accompagnent. Il y a le carton d'invitation de l'exposition Bruno Ceccobelli au Centre Saidye-Bronfman qui m'avait beaucoup touché, ou encore quelques-uns de Richard Deschênes dont l'œuvre n'a cessé d'être présente depuis mon premier contact avec elle. Il y a aussi cette reproduction du tableau de Watteau que j'ai découpée dans un journal et qui s'intitule *Pierrot, Arlequin et Scapin*: le regard du personnage de Pierrot me semble exprimer un état de contemplation distante, de disponibilité et d'écoute auquel j'associe parfois l'écriture. Dans cette image, il y a aussi le théâtre qui a été ma véritable école et qui a su m'apprendre beaucoup en me demandant de lui donner beaucoup (contrairement à l'autre école, publique et obligatoire). Des photographies occupent aussi le mur. Il y a entre autres celle prise par un ami à Cuba montrant deux portes fermées et une colonne, ou encore celle de deux lamas dressés au milieu de la campagne québécoise. Ces images sont des instantanés du monde qui m'entoure et qui m'est livré par l'intermédiaire du regard des autres. Il m'arrive parfois de les emporter avec moi lorsque je me déplace et que je m'installe temporairement dans une autre *chambre*. Elles me sont nécessaires dans mon exploration du monde par l'écriture en tant que lieux d'étrangeté témoignant du besoin d'aller au-delà de la *chambre*, de la maison, de la famille, du pays. L'au-delà se situe dans les regards que je rencontre et qui me saisissent, dans l'horizon du monde qui m'entraîne plus avant dans le monde.

La *chambre* contient d'autres espaces en chacun des livres présents ici. Il y en a partout et j'aime les voir ainsi empilés, rangés verticalement ou horizontalement,

derrière moi ou sur la table, les dictionnaires à gauche, la poésie au nord-est. Ces livres sont des traces de mon parcours solitaire à travers lesquelles se constitue une part de ma mémoire au jour le jour et de page en page. Chacun a son histoire : ceux qui datent de l'enfance ; ceux qui sont là depuis longtemps et dont je ne peux m'imaginer être dépossédé ; ceux pour lesquels j'ai beaucoup économisé afin de les acquérir et qui m'ont procuré plus qu'une joie, un bonheur ; ceux qui m'ont été offerts avec une attention toute particulière ; ceux pour lesquels j'ai craqué alors que je les avais à peine entrouverts ; ceux que j'ai cherchés pendant des mois et des mois dans des bouquineries avant de pouvoir enfin mettre la main dessus. Les livres me suivent et m'ouvrent des espaces vivants par le biais de leurs pages où la langue est aménagée différemment. Chaque page est un jardin traversé par les saisons de l'œil.

La *chambre* est le lieu du corps à travers lequel les mots surgissent sur le papier-écran. Le corps rassemble des lettres, des mots, des phrases qui autrement demeureraient dispersés : en tapant, mon pied va chercher un *s* ; en se tournant, la tête saisit le mot *bleu* ; en pianotant, les doigts inversent le sujet et le verbe ; en replaçant une mèche de cheveux, ma main retrouve une citation... Aussi minuscules et banals soient-ils, ces gestes animent ma *chambre* d'une activité intime et silencieuse qui est concomitante au travail des mots. Le corps a mémoire de la parole. Celle-ci se dévoile discrètement par le biais de ces gestes qui soulèvent ici ou là des bribes de vie. La *chambre* devient le lieu de ce dévoilement où le corps, au moment où il plonge en lui-même, s'abandonne à de petits gestes de nécessité gratuite. Afin qu'une parole singulière se mobilise, le corps communique d'abord avec l'espace qui l'entoure ; il occupe ensuite cet espace selon la liberté qu'il y trouve. S'il y a un rapport de possession qui s'établit dans le fait d'habiter cet espace — comme dans l'expression *chambre à soi* —, je dirais que

la liberté de mon corps possède un lieu. Mais la *chambre* est aussi le lieu du corps des autres qui vivent dehors, au-dessus, dans la pièce d'à côté, qui entrent parfois ici et qui se meuvent selon leurs propres désirs. Ces corps imprègnent l'espace de leur souffle, comme ces deux chattes qui pendant longtemps ont répandu la chaleur de leur sommeil sur la table, la chaise ou le plancher.

La *chambre* est un lieu de retrait et comme en suspension au milieu de l'univers, celui dont je suis constitué essentiellement. Des mouvements, nombreux et divers, habitent la *chambre*. Quand j'entre ici, c'est pour y prendre part inévitablement. Les mouvements du monde pénètrent ce lieu et rencontrent les mouvements de l'écriture. Mais paradoxalement, pour que ces rencontres se produisent, il est nécessaire de s'extraire d'une certaine rumeur confuse qui cherche constamment à nous ramener à une réalité déjà déterminée, déjà conquise. La *chambre* est un espace intérieur mais qui ne se referme jamais. Son intériorité appelle une ouverture — comme la fenêtre faisant entrer la lumière et voir le monde — qui se traduit par le désir d'imaginer, de dire et de toucher ce que nous sommes. Quand j'ouvre l'œil, la fenêtre, mon carnet ou mon ordinateur, je suis déjà en train de vouloir déplacer quelque chose, de vouloir le porter ailleurs. La *chambre* établit avec le monde extérieur une distance qui fait un pont entre mon existence et la vie. On pourrait dire de cette distance qu'il s'agit d'un « écart de relation » dans la mesure où elle constitue un élément de liaison essentiel entre moi et le monde, et qu'elle me préserve d'être entièrement absorbé par celui-ci. Mais la *chambre* a aussi son propre mouvement, car elle se transforme avec le temps et se transporte au gré des déplacements obligés ou souhaités. La mouvance de ce lieu m'entraîne ailleurs et m'offre de nouvelles découpes sur le monde à travers d'autres fenêtres, d'autres angles, d'autres lumières. Les voyages ne m'en éloignent pas véritablement, car je la transporte toujours avec moi et sais la recréer ailleurs.

C'est une question de nécessité. Je me souviens de certains endroits demeurant réfractaires à la *chambre* que j'apportais avec moi, ils m'ont toujours semblé invivables. Il m'est arrivé de ressentir ce manque d'hospitalité comme de l'intolérance. Cela avait pour effet de me mettre en mouvement et d'aller à la recherche d'autres lieux.

La *chambre* est un lieu d'intime solitude où l'envers des choses accepte de se montrer. Ici tout peut soudain se retourner pour faire face autrement au fracas extérieur. La solitude dont il s'agit ne correspond pas à un simple isolement, mais davantage à une manière d'être investi de tout son corps, laquelle permet aux sens et à la pensée d'ordonner à l'intérieur d'une langue les mouvements féconds qui surgissent en nous et tout autour. La solitude suscite chez moi l'abandon aux mots. Dans l'intimité de la *chambre* naît un sentiment de familiarité — non de l'ordre de l'habitude, mais plutôt d'un désir jamais repu — devant ces retournements qui viennent me surprendre ou que je provoque aussi parfois. J'associe ce lieu aux différents états qu'il réunit et qui sont nécessaires au travail de pétrissage de la langue. Mais ces états ne sont pas forcément inscrits dans une durée, ni réservés à ce lieu. C'est pourquoi je préfère parler de « prédispositions », dans la mesure où celles-ci renvoient à des mouvements intérieurs qui se définissent par leur trajectoire à venir. La *chambre* prédispose au dévoilement de soi à soi-même à travers les élans et les déplacements confondus qui viennent se cristalliser dans les mots et sur la page.

*

Je ne quitte plus ma chambre. Je la transporte dans mes bagages, je la porte en moi. Chaque jour, je m'applique ici à déchiffrer un peu plus la langue que le monde me présente. Chaque chose est à la recherche de sa place. Chaque mouvement de l'être se comprime pour rejaillir dans une parole à partager.